

Femmes et migration dans le roman négro-africain d'expression française : de l'invisibilité à la supervisibilité

Jaouad Boumaajoune

Université Abdelmalik Essaadi – Tétouan – Maroc

jaouadboumaajoune@gmail.com

Résumé :

La récurrence du phénomène de la migration peut être assimilée, chez la majorité des romanciers africains, à un désir ardent de s'écrire pour raconter leur destin et celui de leurs sociétés culbutées et condamnées à vivre dans l'errance et l'instabilité identitaire. C'est dans cette perspective que le roman négro-africain d'expression française évoque de nombreuses causes et conséquences de la migration des femmes, une migration dont les écrivains eux-mêmes, comme plusieurs de leurs personnages, ont fait l'expérience.

La richesse et l'abondance des récits qui traitent de cette problématique existentielle nous obligent à limiter notre corpus aux écrits de Calixthe Beyala. Il s'agira, donc, de parler, en se référant essentiellement à l'œuvre romanesque de cette franco-camerounaise, de la migration comme un remède individuel à l'exclusion sociale et comme un voyage vers un ailleurs plus clément, de la migration comme rupture avec une identité imaginaire ou réelle, mais aussi de la migration comme une occasion d'évasion spirituelle et d'épanouissement socioculturel.

Mots-clés : Femme, Migration, Exclusion, Afrique, littérature, identité.

Texte intégral :

Il est certes vrai que la migration humaine est un phénomène très ancien dont les configurations varient selon les contextes géographiques et sociohistoriques. Il en a été question avant même que l'homme ne pratique l'agriculture et avant l'existence de la propriété privée; dans une économie de chasseurs-cueilleurs où les groupes doivent régulièrement changer de lieu de résidence, lorsque les ressources naturelles deviennent rares, pour assurer leur subsistance. Il s'agit alors du premier mode de subsistance de l'homme. D'ailleurs, Les données archéologiques et

paléanthropologiques indiquent que *Homo sapiens* serait apparu en Afrique et qu'il a émigré en Eurasie. Les statistiques officielles diffusées en 2017 par les instances onusiennes de compétence parlent de plus de 258 millions de réfugiés et de migrants internationaux qui ont quitté leur pays de naissance pour vivre et se fixer dans un autre pays, sachant que ce chiffre ne cesse d'augmenter malgré les mesures restrictives adoptées par certains pays d'accueil (United Nations, International Migration Report 2017). Cela étant, la migration se trouve souvent associée à toute une série de situations et de sentiments négatifs tels que la solitude, l'isolement, l'errance, l'exil, le nomadisme, l'aliénation, le dépaysement, la marginalisation et l'exclusion qui font vivre l'immigré sous l'influence d'une tension permanente entre l'ici infernal et l'ailleurs paradisiaque, entre l'espace idéalisé qu'il a quitté et l'espace hostile qu'il a été conduit à occuper de gré ou de force, entre le moi actuel traumatisé et le moi enchanté d'autrefois.

Or, un examen plus détaillé de ce phénomène humain nous fera comprendre qu'il s'agit plutôt de situations ambiguës, complexes et hautement subjectives. En effet, les causes et les conséquences de la migration ne pourraient être les mêmes pour tous ceux qui l'on connue. Ainsi, si la situation d'immigré est vécue par certaines personnes comme un malaise existentiel et identitaire lié au déchirement psychologique et culturel qui en découlent, d'autres personnes y voient, par contre, une épreuve émancipatrice très enrichissante. En fait, cette représentation dichotomique ne date pas d'aujourd'hui. Ses origines sont très lointaines : elles remontent à la genèse même des sociétés humaines. Les livres saints (La Bible, Le Coran...) nous montrent, à travers l'éloignement d'Adam du paradis et les départs d'Abraham et de Mohamed pour des contrées quasi inconnues, comment la migration peut passer aisément du statut de châtement divin à celui d'épreuve salvatrice.

En tant que thème littéraire, la migration renvoie dans la littérature négro-africaine, tout comme dans les autres littératures du monde, à un changement de lieu de vie qui impose un déplacement vers « un espace [d'accueil] dont chaque élément est à la fois perçu comme un négatif chargé de laideur et d'inhumanité et, à des moments privilégiés de paix, comme un lieu révélé, un univers positif et accueillant¹ ». C'est une

¹ Jacques Madelain, *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad-Actes Sud, 1983, p. 73.

thématique qui traverse les écrits des différentes générations d'écrivains qui se sont succédé sur la scène littéraire africaine. À commencer par celle des années 1910-1920 qui devait faire face aux clichés dépréciatifs véhiculés par les colons qui qualifiaient les indigènes de sous-hommes et de créatures arriérées et anhistoriques pour arriver à la génération des « enfants de la post colonie » pour qui la question de la migration ou plutôt de la fuite semble être une mode, tout en passant par les années 1930-1940 où les chantres de la négritude ont considéré paradoxalement l'exil comme étant à la fois source d'inspiration et d'ennui et les années 1950-1960 où des écrivains réduits au silence décident de quitter leurs pays d'origine pour des cieux plus ouverts et passent donc d'un exil intérieur à un exil géographique.

Cependant, l'exploration romanesque du phénomène migratoire est restée pendant très longtemps étroitement liée au genre masculin. *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane, *Le Pauvre christ de Bomba* (1956) de Mongo Béti, *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono, *Mirages de Paris* (1964) d'Ousmane Socé, *Les Soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, *Le Cercle des tropiques* (1972) d'Alioum Fantouré, *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi, *Bleu Blanc Rouge* (1998) d'Alain Mabanckou, *L'Impasse* (1996) de Daniel Biyaoula, et *Rift, Routes, Rail* (2001) et *Transit* (2003) d'Abdouraman Waberi, sont tous des romans qui mettent en scène une Afrique noire souffrant de dysfonctionnements socioculturels profonds qui font sentir aux jeunes qu'ils évoluent dans des sociétés répressives et dans un climat asphyxiant qu'il faut fuir à tout prix.

Ce n'est qu'à partir des deux dernières décennies du XX^{ème} siècle qu'on verra naître une série de livres dont l'objectif principal est d'attirer l'attention de la communauté internationale sur ce nouveau défi qu'est la migration féminine subsaharienne qui a commencé à se faire marquer dans un continent gouverné par une mentalité très masculine.

Des romancières, majoritairement installées en France, vont prendre la parole pour nous parler, à travers des récits de vie et de voyage, et avec une tonalité subversive et un style très critique des causes et des conséquences de la migration des femmes sur le devenir de l'Afrique. Mariama Bâ (*Une si longue lettre*, 1979), Aminata Sow Fall (*La grève des Bàttu*, 1979), Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 1982), Calixthe Beyala (*C'est le soleil qui m'a brûlée*, 1987 ; *Seul le diable le savait*, 1989 ; *Assèze*

l'Africaine, 1994 ; *Les honneurs perdus*, 1996 ; *L'homme qui m'offrait le ciel*, 2007), Fatou Diome (*La Préférence nationale*, 2000 ; *Le Ventre de l'Atlantique*, 2003 ; *Celles qui attendent*, 2010), et bien d'autres vont mettre en récit leurs propres expériences personnelles et celles de leurs congénères pour exprimer leur colère face aux traditions rétrogrades et dévalorisantes qui font de la femme un être mineur ayant naturellement besoin de la tutelle de l'homme et devant éternellement rester soumise à sa férule. Tous ces récits font preuve d'une forte volonté de réhabiliter l'image de la femme africaine qui s'avère capable de réussir sa vie loin des recommandations du socle socioculturel traditionnel africain. Mais, comme nous allons le voir, les textes de Calixthe Beyala s'en démarquent par le regard très positif qu'ils portent sur la migration des jeunes filles qu'ils considèrent utile pour la consécration de leur indépendance.

En effet, à en croire les personnages de Beyala, les raisons qui poussent les individus et les groupes sociaux à quitter l'Afrique ne sortent pas de la règle internationale. On distingue notamment les migrations économiques (dans le cas des déplacements des travailleurs) et les migrations contraintes (fuite de persécutions, famines résultant souvent de guerres, exil, climat rigoureux...). En outre, selon Andela, l'héroïne de *L'homme qui m'offrait le ciel*, si les femmes africaines pensent à quitter massivement leurs pays pour rejoindre l'Europe, c'est tout d'abord parce que l'homme noir a fait preuve de narcissisme illimité, de violence et d'impuissance intellectuelle et financière. C'est une déchéance qu'elle ne cesse de rappeler à tous ceux qu'elle rencontre lors de ses conférences :

C'est toujours ainsi que je parlais aux Africains, manière de leur dire qu'ils ne s'étaient pas battus, n'avaient pas assez travaillé pour nourrir leurs enfants, protéger leurs femmes [...] ils avaient laissé les blancs tout leur prendre [...] ils n'étaient pas des hommes, pas des hommes, ils se laissaient manipuler jusque dans leurs pensées, oui leurs pensées, même leurs foutues protestations venaient de l'extrême gauche occidentale, pas des hommes, oui pas des hommes, ils déambulaient ça et là, avec les idées d'autrui plein la bouche, infoutus de créer, frimaient dans les avions qu'ils n'avaient pas créées, portaient des costumes cravate qu'ils n'avaient pas créés... pas des hommes, oui pas des hommes, avec des manières qui n'étaient même plus d'eux, avec quelques terres d'ancêtres dont les femmes s'occupaient [...], des hommes qui dépendaient pour beaucoup d'entre eux des femmes et des enfants pour se nourrir².

² Calixthe Beyala, *L'homme qui m'offrait le ciel*, Paris, Albin Michel, 2007, p.31.

L'Afrique postcoloniale telle qu'elle apparaît sous la plume de Calixthe Beyala est un enfer pour les femmes. Elle est un espace maudit qui se trouve dans une impasse : « L'Afrique va de plus en plus mal. Après le paludisme, la faim, on parle aujourd'hui du sida, du virus d'Ebola. Qu'allons-nous devenir³? » se demande-t-elle.

C'est un continent agonisant et sans avenir :

Après tout qu'importe la vie d'un gosse dans ce pays où tout est constamment à l'état embryonnaire? Les gosses seront toujours maigres et n'auront jamais le temps de devenir vigoureux. Les adultes auront toujours leurs yeux au bord du gouffre. Les vieillards crameront avec le déclin du crépuscule⁴.

L'Afrique est aussi le lieu des pratiques traditionnelles arriérées. C'est ce que dénonce l'héroïne de *C'est le soleil qui m'a brûlée* qui a été victime du test humiliant de l'œuf dont l'objectif est de s'assurer de sa virginité avant le mariage : « On n'a pas besoin de la virginité des jeunes filles pour défendre nos valeurs. Si seulement chacun de nous pouvait prendre conscience que ce sont les gouvernements qui sont responsables de notre décadence⁵! » Avance-t-elle.

Calixthe Beyala écrira plus loin que : « Ateba tournoie sur elle-même, livrée à l'angoisse. Partout, elle se heurte aux écueils de la tradition. Partout, ils s'amoncellent, bouchant la vue, obstruant la gorge, éraflant la main timidement tendue vers la lumière⁶ ».

Au contrôle de la virginité s'ajoute la douloureuse expérience de l'excision vécue par la majorité des jeunes filles africaines. La tradition devient, dans ce contexte social, un moyen d'asservissement et de légitimation des crimes commis contre la femme africaine qui se voit obligée, après sa lutte désespérée pour la liberté, de chercher une terre plus accueillante. Ainsi, pour fuir l'inégalité sociale, la famine, la soif et l'injustice des hommes de pouvoir, la jeune narratrice de *Les honneurs perdus* juge inéluctable de partir ailleurs :

Ailleurs, les gouvernements vous soutiennent dans la vie et même dans la mort. Des précis sur l'éducation des enfants, la sexualité, les MST et les autres sont généreusement distribués aux citoyens. Chez nous, tout cela se faisait au petit bonheur et dans le désordre⁷.

³ Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, [1996], Paris, J'ai lu, 2000, p. 326.

⁴ Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Albin Michel, 1987, p. 115.

⁵ Ibid., 67.

⁶ Ibid., 74.

⁷ Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, op. cit., p. 45.

C'est dans ce contexte que la jeune Méгри décide de partir à Paris pour fuir les conditions de vie difficiles et retrouver la sérénité psychologique et la sécurité sociale perdues en Afrique :

Debout dans l'ombre violette de la porte, les bras tendus, les paumes appuyées contre le chambranle de bois, je regardais, songeuse, le paysage familial, si lourd de souvenirs. Il me fallait fuir enfin pour retrouver la sérénité. Je partirais. De mon plein gré. Pas comme une femme bannie. J'emprunterais le chemin de ces collines pour dépasser la triple servitude de l'amour, de la femme, du destin. Oui, demain j'irais à Paris... Je reconstruirais ma vie. Je bâtirais d'autres projets⁸...

Méгри a choisi d'émigrer pour fuir ce mode de pensée rétrograde qui règne dans son pays et reconstruire sa vie et non pas pour faire fortune et retourner au bercail. Et pour des raisons similaires Assèze, Saïda et bien d'autres jeunes filles décideront de partir.

Loin des conceptions négatives ou ambiguës adoptées par certains écrivains négro-africains, Calixthe Beyala entretient, donc, un rapport très positif avec l'ailleurs qu'elle considère comme une solution aux différentes difficultés rencontrées par la femme africaine. Dans une interview accordée à Emmanuel Matateyou, elle déclare en partant de sa propre situation : « L'exil résout beaucoup de choses [...]. L'exil me donne la liberté qui m'est refusée, l'exil me donne la parole qui m'est refusée, l'exil est ma survie. Je ne dirai pas vie, mais survie⁹ ».

Ses personnages féminins jettent un regard très favorable sur l'espace d'accueil qui se transforme d'un lieu de solitude, d'aliénation, de bannissement, et de dépaysement à un lieu désiré et convoité qui leur permet de réaliser leurs rêves dans les meilleures conditions possibles et loin de la possession malade de l'homme qui se trouve, lui, incapable de se faire place dans ce nouveau monde en perpétuelle métamorphose.

Il est à noter que la France et sa capitale, Paris, exercent une fascination sur la plupart des personnages féminins de Beyala. D'où la forte présence des discours élogieux faisant de ce pays le lieu où :

on se vêt, s'éduque dans des nefs lumineuses des bâtiments construits de neuf, un pays de gens généreux qui t'amènent à des expositions, de savants qui jouent au golf, d'hommes d'affaires qui mangent des sandwiches, d'hôpitaux

⁸ Calixthe Beyala, *Seul le diable le savait*, Paris, Le Pré Aux Clercs, 1989, p. 281.

⁹ Emmanuel Matateyou, « Calixthe Beyala : entre le terroir et l'exil », *The French Review*, vol. 69, n° 4, 1996, p. 613.

qui ressemblent à d'énormes salles de bal où le paludisme se décompose dès qu'on le touche et fond comme chocolat au soleil¹⁰.

L'Hexagone est un lieu de salut pour les femmes de Beyala. Elle est un espace d'émancipation sociale et citoyenne pour elles. La France est un milieu salvateur parce qu'elle leur permet de rencontrer un partenaire compréhensif et respectueux. Et, aussi, parce qu'elle leur offre l'occasion de savourer les plaisirs de la vie en goûtant à l'abandon et à la délivrance et en embrassant les théories du féminisme occidental.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que la récurrence de la thématique de la migration dans l'œuvre romanesque de Beyala peut être assimilée à un désir de s'écrire pour dire le sort de tout un continent dont les peuples rêvent depuis les indépendances factices d'un avenir meilleur, un rêve qui ne peut être réalisé apparemment qu'ailleurs en Europe.

Lieu de supplice pour l'homme qui a tout perdu de ce qui faisait son prestige et son bonheur, l'Europe est plutôt pour les femmes africaines un espace d'ouverture et de prise de conscience. Désormais, libérées des influences culturelles, idéologiques et sociales que l'appartenance à un espace fermé peut exercer sur leur pensée, certaines immigrées optent pour l'adoption d'une identité cosmopolite basée sur le multiculturalisme et l'universalité des valeurs et envisagent leur propre liberté au-delà des normes communautaires habituelles.



¹⁰ Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, op. cit., p.212.

Bibliographie

Corpus :

- BEYALA Calixthe, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, [1987], Paris, Stock, 1997, « Librio ».
- BEYALA Calixthe, *Seul le diable le savait*, Paris, Pré-aux-clercs, 1989.
- BEYALA Calixthe, *Assèze l'Africaine*, [1994], Paris, J'ai lu, 1996.
- BEYALA Calixthe, *Les Honneurs perdus*, [1996], Paris, J'ai lu, 2000.
- BEYALA Calixthe, *L'homme qui m'offrait le ciel*, Paris, Albin Michel, 2007.

Ouvrages de référence :

- ANOZIE Sunday Ogbonna, *Sociologie du roman africain*, Paris, Aubier-Montaigne, 1970.
- ANSART Pierre, *Idéologies, conflits et pouvoir*, Paris, PUF, 1977.
- BAYART Jean-François, *L'État en Afrique : la politique du ventre*. Paris, Fayard, 1989.
- ZERAFA Jean, *Roman et Société*, Paris, PUF, 1971.

Œuvres de fiction :

- BÂ Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar, NEA, 1979.
- BIYAOUA Daniel, *L'Impasse*, Paris, Présence africaine, 1996.
- BUGUL Ken, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1984.
- DIOME Fatou, *La Préférence nationale*, Paris, Présence africaine, 2000.
- DIOME Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.
- DIOME Fatou, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.
- FANTOURE Alioum, *Le Cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine, 1972.
- KANE Cheikh Hamidou, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- KOUROUMA Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970.
- LABOU TANSI Sony, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.
- LIKING Werewere, *Elle sera de jaspe et de corail*, Paris, L'Harmattan, 1983.
- MABANCKOU Alain, *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence africaine, 1998.
- MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad-Actes Sud, 1983.

- MONENEMBO Tierno, *L'ainé des orphelins*, Paris, Seuil, 2000.
- OUSMANE, Socé, *Mirages de Paris*, Paris NEL, 1964.
- OYONO Ferdinand, *Le Vieux Nègre et la Médaille*, Paris, Éditions R. Julliard, 1956.
- SOW FALL Aminata, *La Grève des Bàttu*, Dakar, NEA, 1979.

Articles de revues :

- BISANSWA K. Justin, « Dire et lire l'exil dans la littérature africaine », *Tangence*, n° 71, 2003, pp. 27-39.
- CHEVRIER Jacques, « Calixthe Beyala : quand la littérature africaine féminine devient féministe », *Notre Librairie*, n° 146, octobre-décembre 2001, pp. 22-24.
- DEDOMON Claude, « Rester femme malgré tout ou la quête d'une identité féminine », *Communication interculturelle et littérature*, n° 4, octobre-novembre-décembre 2009, pp. 139-146.
- MATATEYOU Emmanuel, « Calixthe Beyala : entre le terroir et l'exil », *The French Review*, vol. 69, n° 4, 1996, pp. 605-615.



